

Stéphane CALVET, *Leipzig 1813, La guerre des peuples*

préface de Jacques-Olivier Boudon, Paris, Vendémiaire, 2013

Annie Crépin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13672>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 267-271

ISBN : 9782200929855

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « Stéphane CALVET, *Leipzig 1813, La guerre des peuples* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 381 | juillet-septembre 2015, mis en ligne le 08 janvier 2016, consulté le 06 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13672>

Ce document a été généré automatiquement le 6 septembre 2019.

Tous droits réservés

Stéphane CALVET, *Leipzig 1813, La guerre des peuples*

préface de Jacques-Olivier Boudon, Paris, Vendémiaire, 2013

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

Stéphane CALVET, *Leipzig 1813, La guerre des peuples*, préface de Jacques-Olivier Boudon, Paris, Vendémiaire, 2013, 317 p., ISBN 978-26 36358-066-5, 20 €.

- 1 Alors qu'en Allemagne la mémoire collective fait de Leipzig un événement fondateur, la bataille demeure méconnue en France, où elle n'a pas marqué les esprits à l'égal de la Bérézina ou même de Waterloo. Elle a été peu étudiée par les historiens, même si ceux qui l'ont évoquée, Thiers par exemple, ont eu l'intuition de son caractère spécifique. C'est pourquoi Stéphane Calvet a voulu analyser sous un nouvel angle et de façon novatrice ce combat « titanesque » (p. 15) qui lui paraît marquer l'entrée dans une nouvelle phase de la guerre, en utilisant pour ce faire les outils de la « nouvelle histoire bataille », à l'instar de John Keegan, et ceux de l'anthropologie historique dans la lignée de Natalie Petiteau. Les travaux de cet historien à propos de la Grande Armée sont connus des lecteurs et lectrices des *AHRF*, notamment par son article paru dans le numéro spécial n° 348 *Guerre (s), Société (s), Mémoire*, intitulé « La mort des anciens officiers de la Grande Armée à travers l'exemple charentais », et par le compte rendu que nous avons donné de sa thèse consacrée au destin de ces mêmes officiers tout au long du XIX^e siècle, paru dans le n° 366.
- 2 L'auteur consacre à Leipzig un ouvrage dense, riche de plus de 300 pages. Dans l'introduction il justifie le choix de cet objet d'étude. Outre qu'elle constitue une défaite majeure pour Napoléon et « sonne le glas de son invincibilité » (p. 18) – mais cette *aura* n'était-elle pas sérieusement atteinte depuis la retraite de Russie ? – la bataille a un caractère inaugural : l'historien fonde cette considération sur son extension dans le temps – quatre jours – et dans l'espace, sur l'utilisation maximale du matériel de guerre,

sur une plus grande mobilisation des masses, sur le paroxysme de violence qui aboutit à la disparition de 130 000 hommes sur le champ de bataille même – sans compter les blessés – et sur l'implication des civils qui entraîne au total la perte de 400 000 personnes. Aussi Stéphane Calvet affirme-t-il que Leipzig constitue « un tournant majeur de l'histoire napoléonienne et occidentale » (p. 18). Si nous souhaitons nuancer cette dernière formulation, l'auteur semblant « emporté par son sujet », nous sommes d'accord avec lui pour estimer qu'il s'agit d'une bataille hors normes, une des premières formes, non pas de la guerre totale – notion que l'historien se garde d'employer car elle est controversée et d'ailleurs appliquée un peu trop mécaniquement par ses partisans à toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire – mais d'un début de totalisation de la guerre, processus qui, après le « répit » de la première moitié du XIX^e siècle, reprend son cours lors de la guerre de Sécession.

- 3 Six chapitres structurent l'ouvrage. Le premier, « L'impossible campagne-éclair », situe le combat dans son contexte diplomatico-militaire en montrant qu'il n'est que le point culminant d'une longue et éprouvante campagne en 1813 et, surtout, que les échecs antérieurs subis lors de l'affrontement franco-russe de 1812 obèrent lourdement le devenir de la Grande Armée : il faut reconstituer son matériel et son armement mais aussi ses ressources humaines (à tous les sens du terme, ne serait-ce que psychologiques et pas seulement numériques) pendant que le territoire du Grand Empire se contracte dangereusement, l'armée russe continuant à se montrer offensive après le franchissement du Niémen : pour les Russes, il ne s'agit plus seulement de libérer leur territoire mais de vaincre définitivement Napoléon. Pourtant au printemps 1813 l'empereur ne renonce pas à revenir en Russie mais le grand enjeu de la campagne de 1813 est le choix de l'Autriche dont on peut prévoir qu'elle se rangera du côté du vainqueur. Et, toujours au printemps, Napoléon remporte des victoires mais « sans lendemain » (p. 30), caractérisées par des pertes considérables qui pour l'auteur sont la confirmation d'un changement d'échelle de la guerre. Toutefois rien n'est perdu encore pour l'empereur car il dispose de 450 000 hommes ; les Alliés en ont autant mais trop dispersés.
- 4 Après l'armistice de juin – discuté et discutable –, plus d'un million d'hommes se massent pendant l'été et l'automne, dans la partie centrale et orientale de la Pologne et de l'Allemagne où tous les protagonistes ont conscience que va se dérouler une bataille décisive. « Il va y avoir une grande bataille à Leipzig », tel est le titre du second chapitre qui reprend une citation de Napoléon pour étudier le contexte immédiat : les coalisés ont repris l'initiative, tentent d'épuiser la Grande Armée, affaiblie par la défection des soldats de la Confédération du Rhin, par des combats secondaires dans une région inondée. Le plan des Alliés est fragile et médiocre, fruit de leurs profonds désaccords sur la stratégie à adopter et sur les buts de guerre. Mais la stratégie de Napoléon est elle-même risquée car elle repose sur un plan simple mais ambitieux de dispersion puis de concentration des forces conforme à la stratégie éprouvée depuis la campagne d'Italie. Il s'agit d'écraser l'armée de Bohême au sud par une grande manœuvre de contournement pendant que des forces secondaires contiendront les armées du Nord et de Silésie qui deviendront à leur tour les cibles prioritaires de la Grande Armée quand elle se retournera vers le nord. Or ce sont des soldats éprouvés qui devront combattre dans la plaine de l'Elster, zone difficile et gorgée d'eau, sur un espace long de 20 km du nord au sud et de 11 km d'est en ouest. Et en laissant les 30 000 hommes de Gouvion-Saint-Cyr à Dresde, l'empereur s'est privé d'une

partie de ses forces. Toutefois, si Marmont peut rejoindre le sud du champ de bataille, la supériorité de Napoléon devient écrasante, la victoire quasi assurée.

- 5 Stéphane Calvet dresse ensuite selon les méthodes de la nouvelle histoire militaire un portrait social, culturel, voire anthropologique des combattants à la veille de la bataille, à partir notamment des registres-matricules des régiments et des archives administratives, en particulier des états de service des officiers, dans le troisième chapitre au titre évocateur « Autour des feux de bivouac ». Ce ne sont plus les grandes figures qui sont étudiées mais les officiers subalternes et les sans-grade, pas uniquement français, car la Grande Armée demeure multinationale, bien que moins qu'en 1812. Elle est aussi une armée épuisée qui n'est plus le redoutable instrument de guerre qu'elle fut. L'auteur se livre également à une étude fouillée des armées coalisées, l'armée russe, aguerrie, celle de la Prusse animée par le sentiment de contribuer à une guerre de libération nationale, sentiment qui au demeurant n'est pas partagé par tous ses membres, contrairement à la légende, bien qu'elle soit rejointe par des volontaires saxons, bavarois, westphaliens, déserteurs de la Grande Armée – mais plus allemands que prussiens –, l'armée autrichienne très cosmopolite et menant une guerre plus dynastique que nationale. Mais les soldats coalisés, un peu moins épuisés et surtout mieux ravitaillés que leurs adversaires, parviennent sur le champ de bataille dans de meilleures dispositions.
- 6 Les quatrième et cinquième chapitres sont le cœur de l'ouvrage et contiennent de fort belles pages. Ils représentent les deux aspects complémentaires de l'histoire-bataille telle qu'elle se pratique aujourd'hui, qui utilise des instruments nouveaux sans dédaigner les outils plus classiques. Le quatrième chapitre, « La bataille de trois empereurs et trois rois », est le récit événementiel et chronologique des opérations, accompagné de croquis qui révèlent l'évolution de la situation. Le déroulement des opérations échappe parfois à leurs initiateurs. Ainsi Napoléon considérait-il le secteur nord comme secondaire, or c'est là que se joue le sort du combat et, ajoute Stéphane Calvet, fidèle à sa vision de Leipzig, celui du Grand Empire et de l'Europe (p. 113) mais nous nuancerons cette dernière affirmation. En tout cas, Marmont est dans l'impossibilité d'effectuer le mouvement vers le sud souhaité par l'empereur car il se retrouve aux prises avec... Blücher. Certes, Napoléon s'adapte, tente de contre-attaquer le centre des armées alliées et croit même un moment la victoire acquise. Mais c'est loin d'être le cas au soir du 16 octobre, les Alliés ayant brisé toutes les offensives de Napoléon dont les forces furent mal coordonnées, et surtout ayant progressé dans le secteur nord. Le 16 octobre est la journée la plus meurtrière des guerres napoléoniennes après celle de la Moskowa et le 17 octobre les protagonistes affaiblis et épuisés marquent une « pause ».
- 7 Dans la nuit du 17 au 18 octobre, alors que certains de ses généraux lui proposent de se replier vers le Rhin, l'empereur décide de reprendre le combat pour éviter ce qui serait considéré comme une preuve de faiblesse, tout en donnant l'ordre de la retraite pour le lendemain. Toutefois il ne prévoit pas – faute capitale selon l'auteur – l'érection de nouveaux ponts sur l'Elster qui faciliteraient l'évacuation d'une multitude d'hommes qui ne disposent que d'une unique route et doivent traverser le centre de Leipzig. Ce qui a été prévu, cependant, c'est la violence de combats de rue qui préfigurent ceux des journées révolutionnaires françaises du XIX^e siècle et les affrontements urbains de la seconde guerre mondiale (p. 131). Jusqu'alors seuls les remparts avaient été considérés comme espace de lutte.
- 8 Le 18 octobre, les coalisés disposent de 240 000 à 280 000 hommes, la Grande Armée n'en a plus que 135 000. Si les Français contrent l'offensive alliée au sud et à l'est, au nord

Marmont se trouve dans une position très difficile. C'est alors que les Saxons envoyés en renfort passent aux côtés des coalisés, du moins 12 000 d'entre eux. Au début de l'après-midi les Alliés passent à l'attaque sur tous les points pendant que des divisions entières de la Grande Armée se sacrifient pour protéger la retraite de leurs camarades. Le 19 octobre, la bataille reprend dans Leipzig même, théâtre de terribles corps à corps car les Alliés se précipitent vers le pont pour couper l'unique voie de retraite des Français. Celle-ci se transforme en débâcle et même en chaos, aggravé par la destruction prématurée du pont par les Français eux-mêmes ! Des scènes d'apocalypse ont lieu qui ne sont pas sans rappeler celles de la Bérézina. Un an plus tôt, un 19 octobre déjà, la Grande Armée quittait Moscou.

- 9 À la fin de ce chapitre l'historien dresse le lourd bilan humain, unique sous l'Empire, dit-il : 500 000 hommes combattent, 135 000 hommes tombent ou sont blessés, 28 % des Français (parfois 50 % dans le secteur de Marmont), 30 % des coalisés, au total un homme sur cinq. C'est alors que l'auteur évoque la réalité qui se trouve derrière l'énoncé « abstrait » des opérations et des chiffres de pertes, dans un chapitre qui est comme l'envers du précédent. « Au cœur de la mêlée » est une anthropologie de la violence de cette bataille qu'il considère comme inaugurale, une étude saisissante et magistrale des sentiments et des comportements des combattants à travers les témoignages qu'ont laissés certains d'entre eux et l'étude minutieuse des blessures telles qu'on peut les observer dans les registres-matricules et dans les dossiers des officiers blessés à Leipzig. L'auteur montre que, même si soldats et officiers relatent les faits selon les codes de la geste héroïque, leurs postures en sont souvent éloignées, les actions d'éclat sont rares : sur le champ de bataille *stricto sensu*, l'artillerie domine, 1 900 canons tonnent chaque jour et les corps à corps sont rares mais pas dans la ville même où ils sont suivis de massacres de prisonniers, fait rare jusqu'alors et réservé aux théâtres d'action périphériques, apparu toutefois lors de la campagne de Russie. Du fait que la lutte se transforme en combats de rue qui se prolongent dans Leipzig, les civils se retrouvent également « au cœur de la mêlée ». C'est pour l'historien une preuve supplémentaire du caractère hors-normes de la bataille, différente en cela d'Austerlitz, de Wagram et même de Borodino. Mais nous lui ferons remarquer que, si le combat sur un champ de bataille épargnait jusque-là les civils, il n'en allait plus de même pendant le déroulement des opérations, ainsi en Calabre ou en Espagne.
- 10 L'ultime chapitre « Lendemain de batailles » montre que de nouveaux seuils de violence sont franchis d'abord au cours de la retraite d'une Grande Armée disloquée, dislocation aggravée par la défection des Bavares mais résultant d'abord de l'impéritie de l'Administration de la Guerre, déjà à l'origine de la catastrophe de 1812, ce que peu d'historiens ont souligné jusque-là. Au bord de l'effondrement physique et moral, la Grande Armée parvient à Mayence où le typhus fait des ravages. Des scènes d'apocalypse y ont lieu, autant qu'à Leipzig où blessés et prisonniers français sont entassés dans les cimetières de la ville et laissés sans soin et sans nourriture, ce que peut expliquer la désorganisation des services sanitaires mais est aussi le fait de mauvais traitements délibérés.
- 11 35 pages d'annexes et une riche bibliographie complètent ce livre qui prouve de belle manière que la nouvelle histoire militaire est devenue une histoire transversale.